



LARUE Renan

*Le végétarisme et ses ennemis. Vingt-cinq siècles de débats*

Presses universitaires de France, 2015, 310 pages

Manger ou ne pas manger de la viande ? Telle est la question qui traverse de nombreuses disputes philosophiques et religieuses, depuis l'Antiquité, et que l'on retrouve aujourd'hui dans les débats, florissants, sur l'évolution des comportements alimentaires. Pour y répondre l'auteur, actuellement chercheur à l'université de Montréal, nous entraîne dans une très intéressante et équilibrée histoire des doctrines végétariennes et antivégétariennes, montrant bien ce que les arguments des uns et des autres ont d'immuable ou de changeant à travers le temps.

Par pitié pour les animaux, par ascétisme ou par rejet du carnisme des peuples Barbares, Hésiode, Empédocle, Téophraste, les pythagoriciens puis surtout Plutarque et Porphyre ont posé les premières bases du végétarisme. Leurs raisonnements, qui rompaient avec les sacrifices religieux de type alimentaire, ont suscité de fortes réactions philosophiques et politiques : Héraclide, Clodius et les stoïciens considèrent que les animaux ne sont là que pour satisfaire l'espèce humaine, et des lois de Tibère interdisent l'abstinence de viande.

Par réaction à la *cacherot* juive qui distinguait les denrées pures des impures, les textes chrétiens prônent l'indifférence alimentaire et un anthropocentrisme radical. Ils célèbrent un Dieu omnivore, un Christ carnivore et, de Saint-Augustin à saint Thomas d'Aquin, sont largement défavorables au végétarisme. La diète des parfaits cathares est signe de leur hérésie et de leur superstition, et les jeûnes ne sont autorisés que s'ils sont réalisés par

pénitence ou désir de se mortifier. Il faudra attendre le début du XVIII<sup>e</sup> siècle pour que des fidèles chrétiens, sensibles à la douleur des animaux, osent contrarier la parole divine et vanter l'abstinence de viande.

La renaissance du végétarisme, au XVIII<sup>e</sup> puis surtout au XIX<sup>e</sup> siècle, vient selon R. Larue de la conjonction de plusieurs tendances : essor de la physiologie et du raisonnement diététique (Gassendi, Wallis, Buffon, Cheyne, Berthelet), progrès des sensibilités, épuisement des présumés spécistes (Maupertuis, Bentham), développement de l'athéisme et du matérialisme, anti-carnisme éthique des philosophes des Lumières (Voltaire, Rousseau), affirmation de l'ethnologie et en particulier idéalisation du modèle hindou, etc.

C'est en Angleterre que l'on trouve les premières et plus fortes manifestations de dégoût pour les nourritures carnées, qui aboutiront à l'invention du terme *vegetarian* en 1839, à la création de la *Vegetarian Society* en 1847, puis à l'ouverture de nombreux restaurants végétariens dans les années 1880 et 1890. Ce mouvement est couronné par l'œuvre d'Henry Stephens Salt, qui détache le végétarisme des systèmes philosophiques et religieux et en fait une véritable doctrine politique et sociale. Mais les adeptes du régime carné seront toujours plus nombreux que les défenseurs des animaux, constamment accusés de sectarisme.

Avec l'industrialisation de l'élevage, on n'a jamais consommé autant de produits d'origine animale, et le fait que les bêtes ne soient plus que de la « nourriture sur pattes » soulève des objections morales croissantes. C'est dans les années 1940 que Donald Watson forge le terme *vegan* et crée la *Vegan Society*. Allant au-delà du végétarisme, ce mouvement reçoit ensuite le soutien d'universitaires de premier plan, qui théorisent les « intérêts animaux » (Peter Singer) ou les « sujets animaux » (Tom Regan, Gary Francione). En complément de ces éthiques animales, ce sont aujourd'hui les préoccupations de développement durable qui viennent légitimer le véganisme : effets néfastes de l'élevage sur l'environnement et sur le climat, épuisement des stocks de poisson, forte consommation de protéines végétales par les animaux de boucherie alors que de nombreuses populations souffrent de la faim, etc. Et comme à toutes les époques, les « pro » rencontrent sur leur route les « anti » (Jean-Marie Meyer, Janine Chanteur, Luc Ferry, Jean-Pierre Digard).

L'auteur termine son ouvrage par une réflexion prospective sur l'avenir du véganisme. Il considère que les conditions d'un passage massif à ce nouveau régime alimentaire sont dorénavant réunies, et ce pour plusieurs raisons. La première est que le processus de « civilisation des mœurs » cher à Norbert Elias continuera de produire ses effets, et donc que le dégoût pour la viande s'étendra à mesure du développement des capacités des individus à ressentir de l'empathie pour les animaux. La deuxième est que la mondialisation des valeurs anglo-saxonnes contribuera à porter de nouvelles théories de la justice donnant des droits aux vivants non-humains. Le troisième facteur susceptible de favoriser le véganisme est d'ordre économique : comme pour le bio, quand les entreprises de l'industrie agroalimentaire et les grands distributeurs verront dans ce nouveau secteur une source prometteuse de profits, ils développeront une offre de plus en plus large qui stimulera à son tour la demande. L'évolution des positions des gouvernements, de plus en plus liées à l'état des connaissances scientifiques et aux opinions publiques, contribuera

aussi à suggérer puis à imposer de nouveaux canons diététiques. Enfin, le réchauffement climatique, la surpêche et la diminution de la biodiversité légitimeront la dimension écologique du véganisme qui, sous l'influence d'un consensus médiatique, s'imposera de plus en plus à la conscience du mangeur. Du fait de la conjugaison de ces facteurs, « plus il y aura de véganes dans nos sociétés, plus il sera facile de le devenir et de le rester, et moins la réprobation sociale à leur égard se fera sentir » (p. 281).

On l'aura compris, cet ouvrage riche, clair, très documenté et plaisant à lire, dresse un panorama philosophique et historique complet sur un sujet trop souvent livré aux commentaires superficiels des médias, des marketeurs et des sondologues. L'ouvrage montre aussi que les débats sur l'alimentation, constamment renouvelés, s'ancrent dans des traditions séculaires, voire millénaires, qui les orientent et les conditionnent. Les discours sur le « bien manger », prétendument modernes, assurent aussi l'éternel retour des mêmes arguments et des mêmes justifications. Comme toujours en matière d'histoire des idées, ce qui est nouveau n'est pas forcément très intéressant, et ce qui est intéressant n'est pas forcément très nouveau. Ce faisant, Renan Larue nous convainc aisément des vertus du détour par le passé, seule façon d'éclairer le présent, de le comprendre et de le relativiser : comme le disait l'écrivain portugais José Cardoso Pires, « sans mémoire le présent se vide ».

Enfin, cette lecture rappelle qu'à travers la question de la consommation de viande, surgissent d'autres interrogations relatives aux droits des animaux, à la frontière entre nature et culture, à la morale, la religion, la justice, et plus généralement encore à l'espèce humaine. Nous assistons à la fin d'un certain humanisme, héritier de l'anthropocentrisme chrétien, et à l'émergence d'un nouvel universalisme moral et politique, ambitionnant d'incorporer l'ensemble des être vivants.

**Bruno Hérault**  
Chef du Centre d'études et de prospective  
MAAF  
[bruno.herault@agriculture.gouv.fr](mailto:bruno.herault@agriculture.gouv.fr)